

BEKSINSKI PAR LUI-MÊME

(traduit du polonais par P. Dmochowski)

Plus nous vieillissons et plus nous perdons l'estime pour nos propres idées. Avec l'estime disparaît aussi l'envie de les faire connaître aux autres. D'autant, qu'à la fin il se trouve que la plupart du temps nous pensons tous de la même façon. Si de surcroît nos occupations sont identiques, nos idées deviennent simplement la reproduction d'un même schéma connu de toujours. Faire de l'art ou bien seulement peindre des tableaux est l'une de ces misérables occupations qui n'aurait probablement aucune signification propre s'il n'y avait pas de tradition et de pétrification culturelle qui cherchent à la lui conférer. Qui sait d'ailleurs si elle en a une même, lorsque sous pression de notre éducation et de notre tradition nous faisons semblant d'y croire? Mais que faire d'autre dans la vie alors qu'on est déjà en partie imprégné de cette tradition et que la plus élémentaire extrapolation indique qu'en dehors de l'espace de la folie apprivoisée que nous pratiquons tous les jours il n'y a que d'autres espaces identiques, même si, observés de loin ils semblent promettre quelque chose que nous ne possédons pas encore? Ainsi c'est contraint et forcé que je confie ces quelques "réflexions" sur mon travail car je doute en leur utilité. Comme je doute de l'utilité de tout ce que je fais.

Je ne note jamais les sujets de mes tableaux. En revanche je fais plusieurs esquisses. Ces esquisses ne servent toutefois qu'à saisir les formes et à les disposer sur la surface du tableau. Du point de vue de la sémantique je ne sais même pas ce qui est "représenté" sur ces esquisses. Je sais en revanche "comment" cela doit être repré-

senté et souvent quelle doit être l'atmosphère de l'ensemble. En peignant, j'essaie de rester près de la conception initiale. Mais je ne le fais pas à tout prix. Je considère plutôt le processus de la création comme la suite du travail sur la forme qui a débuté par l'esquisse. Parfois mon travail avance, parfois non. Mais préciser pourquoi pendant une période (ou simplement à un moment donné) je suis satisfait de mon travail et à un autre je ne le suis pas dépasse mes moyens. Cela tout simplement ne s'explique pas rationnellement. En général, je travaille mieux lorsque je ne pense pas à ce que je fais, ni comment je dois le faire, mais à quelque chose d'autre ou bien lorsque j'écoute de la musique. Le tableau se construit alors comme un dessin qu'on fait en s'ennuyant lors d'une conférence.

Je crois qu'on interprète trop simplement le "contenu" de mes tableaux. Certes je ne maîtrise pas ce qu'il y a d'inconscient en moi et qui n'est perceptible qu'aux autres. Moi-même d'ailleurs j'éprouve aussi pour les tableaux des autres une inexplicable attirance ou une révulsion sans que la raison en soit leur qualité artistique ou les scènes qu'ils représentent. Je dois donc admettre avec humilité que probablement dans mes propres tableaux aussi il doit y avoir quelque chose d'attirant ou de repoussant qui m'échappe. Mais enfin, il y a aussi ce qui est visible pour moi et que j'ai planifié de façon consciente. Or, à cet égard il me semble que très souvent l'interprétation commune n'a rien à voir avec la mienne. J'en suis peut-être responsable en rendant l'interprétation difficile. En effet sans crier gare, de tableau en tableau je change (en tournant depuis des années autour du même foyer) ma propre attitude à l'égard de ce que je peins et de ce que cela doit signifier. Il existe ainsi chez moi plusieurs tendances contradictoires entre lesquelles je fais plus

ou moins nettement une distinction. L'une de ces tendances - qui dominait chez moi particulièrement durant les années 70 mais qui, quoique à un degré moindre se manifeste aujourd'hui encore - est mon goût pour le persiflage. Je suis peiné quand les tableaux peints sous l'influence de cette tendance sont interprétés littéralement comme des tableaux "symboliques". J'en suis peiné car personne ne semble s'apercevoir de la distance que je prends alors par rapport au sujet et de la manière "factice" - soulignée à gros traits - dont je le traite. Quand, ce qui, dans son principe ne devrait pas être "littéral", est compris "littéralement" le tableau commence à gêner par son aspect pathétique qui pourtant n'a pas été programmé. Du moins, je m'imagine que le spectateur doit le ressentir ainsi.

Ma seconde tendance c'est de traiter le sujet de façon "sérieuse". Personnellement je distingue sans difficulté les tableaux que j'ai peints volontairement à la manière "sérieuse" et ceux que j'ai peints volontairement de façon "factice", "à côté". J'exige peut-être trop du spectateur en espérant qu'il soit capable de faire la même distinction. Enfin il y a aussi dans ma peinture une tendance "formelle". Dans les tableaux qui ont été peints dans cette tendance les objets représentés ne sont que des prétextes à des variations diverses sur la forme. En effet, quand j'abordais l'âge de ma maturité créatrice l'abstrait dominait dans l'art. C'est pourquoi, d'ailleurs, dans une certaine mesure je resterai toute ma vie un peintre abstrait. Très souvent un personnage, un animal ou des objets représentés sur un tableau ne sont pour moi que des thèmes pour des variations. Dans ce cas les variations sont une raison sinon unique, du moins suffisante pour travailler dessus. Elles peuvent aller très loin. Mais

elles doivent s'arrêter là où, pour un spectateur non averti disparaîtrait le lien entre le tableau et son sujet. C'est à dire là où le spectateur commencerait à ressentir un doute s'il s'agit d'un être humain, d'un chien, d'un arbre ou d'une table. Il se peut qu'incidemment dans les tableaux peints dans cette tendance apparaît aussi une atmosphère ou une expression non projetées (mais aussi non systématiquement éliminées). En principe toutefois il ne s'agit pas alors de cela.

Voici donc mes trois principales tendances qui, depuis plusieurs années dominant de façon constante et invariable mes tableaux. Comme je l'ai dit plus haut, elles s'interpénètrent dans le temps. Car d'un tableau à un autre j'ai l'habitude d'en changer ou bien de les mélanger dans un même tableau. Ainsi chaque éventuelle analyse à cet égard, pour être valable doit concerner un tableau donné. Pour devenir clair je devrais probablement marquer les tableaux d'une façon qui correspondrait à la tendance dans laquelle ils ont été peints. Par exemple par les lettres A, B, C, A + B, etc.

Sur le plan formel j'oscille en permanence entre la forme "gothique" de l'expression et la forme "baroque". Je les mélange très rarement sur un même tableau. Les sujets "sérieux" sont traités davantage dans la forme "gothique" et les sujets de "persiflage" dans la forme "baroque". Quant aux "variations" je les construis dans les deux formes mais alors en principe sans les mélanger.

Le fait que je sois plutôt traditionaliste ne fait pas de moi le propagateur du traditionalisme. C'est plutôt une question de choix et de limites que je me suis imposées. Car, je ne peux vérifier le résultat de ma propre action que dans le cadre des

limites que j'ai volontairement acceptées. Ce qui m'intéresse c'est la construction d'un univers à mon usage et le degré de perfection que je peux y atteindre. C'est de là que viennent les limites que je m'impose et c'est à cela qu'elles servent. Sans limites imposées disparaissent les critères de la perfection. Et sans critères de perfection tout est pareil à tout. Bien évidemment "objectivement" tout est de toute façon pareil à tout. Mais je considère l'exercice de l'art comme une sorte de mensonge qui permet de se mouvoir dans un espace mesurable. Un espace volontairement délimité dans lequel une action en apparence sans signification peut en acquérir une et mener vers une sorte d'illusion qui n'existe pas en dehors de lui. En un mot comme en cent "vanitas vanitatum" ou, en parlant moins pompeusement, les limites que je me suis imposées jouent pour moi le rôle des oeilères.

Le fait que chez moi ces limites relèvent davantage du domaine proche de la peinture traditionnelle que de celui de l'expérimentation extra-picturale résulte de ce que je ne crois pas que quelque chose d'essentiel change seulement parce que la forme change. Le mécanisme psychique reste toujours le même.

Quand je cherche la réponse à la question quels peintres ont eu une influence sur moi je trouve plusieurs noms et plusieurs courants. Or, on me dit qu'on ne perçoit nullement cette influence sur mes tableaux. Il paraît qu'on y décèle en revanche celle des autres peintres que, pourtant, je ne peux pas admettre. En général j'ai subi l'influence des grands peintres qui, pourtant, très souvent n'ont suscité ni ma jalousie ni mon admiration car techniquement j'aurais été capable de faire aussi bien qu'eux. Bien entendu ma connaissance de l'art et de son histoire, tout

comme ma connaissance des grands peintres contemporains sont très fragmentaires. Je n'ai jamais ressenti le besoin d'une étude systématique de l'histoire de l'art. En plus ma mémoire est tout sauf brillante. Il n'empêche que je pourrai quand même dresser une liste des noms qui, à coup sûr, ont eu une influence sur moi. Ainsi: Picasso, Moore, Matta, Bacon, Brzozowski et pour les peintres anciens: Wermeer, Rembrandt, Turner, Klimt. J'ai été aussi influencé par le maniérisme en général comme par la sécession et par les paysagistes du XIX-ème siècle... En revanche, j'ai sûrement subi aucune influence de Bosch, de Dali et de Linke alors que ces trois noms sont le plus souvent cités dans les conversations sur mes parentés artistiques... Il y a enfin des peintres dont le seul nom me donne la chair de poule de dégoût tels: Boucher, David, Doesburg, Hartung...

Une fois quelqu'un m'a demandé pourquoi je n'enseigne pas dans une école d'art. Le plus simple serait de répondre qu'on ne me l'a jamais proposé. Ce ne serait pourtant de ma part qu'une esquivé car si on l'avait fait j'aurais sans nul doute refusé. Pour enseigner ce métier il faut tout d'abord croire en son utilité. Ce n'est pas mon cas. Il faudrait aussi se croire en possession de quelque chose digne d'être transmis. Je crois que je suis un homme sans grande foi. En tout cas je ne crois pas posséder ce quelque chose. Je n'ai d'ailleurs jamais cru, et ne crois toujours en rien. Le seul bagage que je porte en moi et que je pourrais transmettre aux autres est fait de doutes. J'en suis rempli à ras bord. Est-il raisonnable de transmettre exclusivement des doutes? Chaque pensée constructive qui apparaît dans ma conscience est presque immédiatement contrebalancée par son antithèse. Après quoi il n'y a plus rien. A la place d'un mouvement

dialectique qui avancerait je retrouve en moi une situation que les joueurs d'échecs qualifient de "pat". Ce genre de "hamletisme" perpétuel ne se limite pas chez moi au seul domaine culturel mais concerne absolument tout. C'est pourquoi mes tableaux ressemblent beaucoup à des oeuvres produites massivement par des patients "guéris" du dr. Jung. Mais je ne suis pas bien portant, hélas.

BEKSINSKI 12.06. 1987